

**Anne Louise Germaine de Staël-Holstein an August Wilhelm von Schlegel
London, 08.10.1813**

<i>Anmerkung</i>	Fragment. – Die Handschrift ist wesentlich kürzer als der Druck. Sie wurde offenbar nachträglich beschnitten.
<i>Handschriften-Datengeber</i>	Dresden, Sächsische Landesbibliothek - Staats- und Universitätsbibliothek
<i>Signatur</i>	Mscr.Dresd.e.90,XIX,Bd.26,Nr.8
<i>Blatt-/Seitenzahl</i>	1 S., hs.
<i>Format</i>	14,3 x 18,6 cm
<i>Bibliographische Angabe</i>	Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister. Hg. v. Paul Usteri, Eugène Ritter. Paris 1903, S. 265–267.
<i>Editionsstatus</i>	Einmal kollationierter Druckvolltext ohne Registerauszeichnung
<i>Zitierempfehlung</i>	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-10-20]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-20/letters/view/2733 .

Londres, ce 8 octobre [1813].

La dernière lettre que j'ai de vous, mon cher ami, est d'il y a un mois aujourd'hui: combien de choses peuvent s'être passées depuis ce temps, et que je trouve notre séparation triste! Je vous répète toujours que vous devriez revenir; une campagne d'hiver est une chose trop fatigante pour votre santé, et certainement vous aurez au moins une campagne d'hiver.

J'ai vu hier ce M. Coleridge qui vous admire tant; je reçois aussi, souvent, des compliments sur le *Système continental*, que je vous renvoie: il me paraît certain que vous serez bien reçu ici, et certainement une armée vous y plairait; j'ai toujours le projet d'aller ensuite en Allemagne, si l'Allemagne y a. C'est pour vous que ce projet me sourit, et pour ma fille aussi. Je vous le répète: ménagez-moi Baudissin; je ne crois pas que rien de mieux se présente pour nous ici.

Nous attendons la réponse à la demande que je vous ai faite pour mon fils; je vous avouerai de bonne foi que je désire qu'elle soit refusée, et qu'il aille tout simplement en Amérique ce printemps; il m'a fait de telles scènes pour aller à votre quartier général, qu'il m'a fallu céder. Il s'ennuie ici, Albertine aussi; et moi, malgré toutes les politesses qu'on me fait, je ne m'amuse guères; mais j'attribue cette impression à votre absence; car il y a bien des choses ici dont nous pourrions parler ensemble, mais il n'y a point de ressources du tout dans l'esprit de mes enfants: ils sont éteints. Singulier effet de ma flamme! Ce pauvre Albert avait pris le mouvement de travers, mais il en avait. Je reviens toujours à dire qu'il me faut *vous*, que vous êtes unique, et que je ne puis vivre sans vous.

Je vous recommande le baron de Gakern, homme de beaucoup de mérite, qui vous remettra cette lettre. [1] Camps aussi peut la lire de ma part; mais ne la faites pas circuler; je la remets au baron de Gakern dont je vous souhaite la connaissance: c'est un homme de beaucoup de mérite. Je ne me console pas de votre absence; vous n'avez pas le temps, vous, de sentir la mienne; mais si l'hiver vous fatiguait, venez; et par affection pour moi, ne vous exposez pas.

[2]